

**« Une approche ethnographique des différentes manières de vivre
l'homosexualité au sein d'une discothèque lesbienne »**

Auteur:

Costechareire, Céline, Doctorante en sociologie (sous la direction de Mr Jean-Hugues Déchaux), Université Lyon 2, Centre Max Weber, UMR 5283.

Thèse en cours (titre provisoire), « Les parcours homosexuels et les styles de conjugalité chez les lesbiennes ».

c.costechareire@yahoo.fr

Résumé de l'article en français:

En France, l'homosexualité féminine s'ancre de nos jours progressivement dans quelques grands domaines de la sociologie. Elle s'inscrit, par le biais des travaux menés sur l'homoparentalité et l'homoconjugalité, dans les nouvelles études consacrées au couple et à la parentalité. Toutefois, en dehors de ces interrogations, les manières de vivre l'homosexualité féminine restent encore mal connues. Par le biais d'une étude monographique entreprise au sein d'une discothèque lesbienne, cet article vise à aborder le vécu de l'homosexualité en termes de parcours impliquant des rapports aux établissements commerciaux homosexuels plus ou moins importants selon les cas. Tantôt au centre, tantôt en marge dans les différentes étapes qui jalonnent ces parcours, les discothèques lesbiennes se présentent, par les sociabilités et les pratiques qui s'y déploient, comme des laboratoires d'observation privilégiés. Aussi, par le biais d'une typologie de la clientèle établie sur les modes de fréquentation de la discothèque, les manières d'être et les expressions corporelles qui s'observent dans les lieux, l'analyse pointera la diversité des manières de vivre l'homosexualité au sein d'une population lesbienne.

Mots clés:

homosexualité féminine, parcours homosexuels, monographie discothèque lesbienne, manières de vivre l'homosexualité.

« Une approche ethnographique des différentes manières de vivre l'homosexualité sein d'une discothèque lesbienne »

Introduction

En France, les travaux universitaires consacrés à l'homosexualité ont fleuri depuis les années 1980. Toutefois, indépendamment du champ littéraire au sein duquel l'homosexualité a pu nourrir de nombreux écrits, les sciences sociales et humaines accusent encore un certain retard (Revenin, 2007). Certes, « *l'importance croissante du taux de contamination par le VIH parmi les hommes à pratiques homosexuelles et les problèmes de santé publique et de société qu'elle implique* » ont fortement contribué à développer un domaine de recherche centré sur les homosexualités masculines (Mendès-Leite, 2000: 63). Guidées par des interrogations épidémiologiques, les études entreprises sur l'homosexualité se sont cependant très peu intéressées à l'homosexualité féminine. « *Occultée et censurée à travers l'histoire, l'homosexualité féminine demeure une réalité moins visible socialement et moins bien connue que l'homosexualité masculine* » (Chamberland, 2008: 238). De nos jours, en dehors des travaux menés sur l'homoparentalité (Descoutures, 2010 ; Gratton 2008 ; Gross, 2005 ; Mailfert, 2007) et les couples gais (Courduriès 2008, 2006 ; Lerch, 2007), la sexualité et l'union entre femmes restent encore peu étudiées (Chetcuti, 2010 ; Costechareire, 2008, 2011 ; Ferzli, 2001 ; Navarro Swain, 2002 ; Uziel, Mello et Grossi, 2006)¹. Elles se présentent toutefois comme des objets intéressants pour comprendre l'homosexualité et la conjugalité en termes de parcours².

¹ Au Québec, les études centrées sur le lesbianisme ont connu un essor bien plus important qu'en France. Ces recherches développées dans les années 1980 se sont d'abord intéressées à « la discrimination à l'égard des lesbiennes », à « la dynamique conjugale chez les couples de femmes » et aux « transformations historiques du lesbianisme depuis l'après-guerre jusqu'à l'apparition d'un mouvement autonome de lesbiennes au début des années 1980 ». Une deuxième vague de recherche a vu le jour à partir de la deuxième moitié des années 1990, privilégiant des questionnements relatifs à la santé des lesbiennes, aux nouvelles configurations familiales que mettent en scène les couples lesbiens avec enfant et aux relations qu'entretiennent les lesbiennes avec leur famille d'origine. (Chamberland, 2008: 238-239)

² Par le biais d'une étude de l'homoconjugalité féminine, notre recherche doctorale en cours vise à saisir les processus par le biais desquels se construisent les couples lesbiens. En outre, par une comparaison des logiques conjugales observées chez les couples lesbiens et chez les couples hétérosexuels, cette étude tente plus globalement d'étayer l'analyse de la diversité contemporaine des styles conjugaux.

Céline Costechareire. Thèse de sociologie sous la direction de Jean-Hugues Déchaux. « Les parcours homosexuels et les styles de conjugalité chez les lesbiennes », (titre provisoire). Université Lumière Lyon 2. Centre Max Weber.

Par le biais d'une étude monographique entreprise au sein d'une discothèque lesbienne française, nous proposons d'aborder la diversité des manières de vivre l'homosexualité féminine à l'origine de parcours homosexuels différenciés. Le parcours est entendu comme un cheminement par lequel l'individu va découvrir et expérimenter ses préférences sexuelles, puis se construire et se positionner à l'égard de l'homosexualité. Il invite à saisir l'affirmation des orientations homosexuelles par le biais d'une succession d'étapes³. Certaines de ces étapes impliquent, chez les lesbiennes, un investissement des discothèques homosexuelles plus ou moins marqué selon les cas. Par la rencontre avec les pairs, l'expérimentation et l'apprentissage de l'homosexualité qu'ils rendent possibles, les établissements homosexuels s'offrent alors comme des lieux d'observation privilégiés. « *Chaque établissement peut [donc] être analysé comme un univers ayant ses propres règles, ses rites, son langage. Chacun peut être étudié comme une institution où s'élabore une sous-culture qui structure et valide l'expérience lesbienne* » (Chamberland, 2001: 245). Ainsi, par le biais d'une étude des rapports de proximité plus ou moins marqués que les clientes entretiennent avec la discothèque, par une analyse de la fréquence des sorties et des sociabilités dans l'établissement, nous proposons d'aborder la dynamique des manières de vivre l'homosexualité qui jalonnent ces parcours. Les rapports de proximité avec la discothèque ont été saisis par la fréquence des visites dans l'établissement et les manières d'être dans la boîte de nuit. Dans cette lignée, nous avons relevé la régularité ou non de la venue des clientes, l'arrivée de nouvelles lesbiennes et les modes de fréquentation de l'établissement après les premières soirées passées au sein de la boîte de nuit. En parallèle, des analyses ont été menées sur le corps, sur sa présentation, sur ses transformations dans le temps. Sous l'effet d'une immersion prolongée et répétée des individus dans les lieux, nous avons en effet observé des présentations de soi en mutation et conformes à des normes et des valeurs ; une mise en scène des corps « *afin de constituer un esprit de corps* » (Méreaux, 2002). Dès lors, l'empreinte des codifications en vigueur dans la discothèque sur les propriétés corporelles des lesbiennes s'est révélée être un indicateur intéressant du rapport entretenu avec le « milieu » lesbien. Un intérêt particulier a donc été accordé au style vestimentaire, à la morphologie, à la coupe de cheveux, aux tatouages et piercing mais aussi à l'hexis corporelle⁴. L'étude s'est ainsi

³ Dans l'un de ses articles, Florencia Oesterheld Herrera présente en quoi la construction d'une identité lesbienne doit être entendu en termes de processus. (Oesterheld Herrera, 2007)

⁴ « L'hexis corporelle est la mythologie politique réalisée, incorporée, devenue disposition permanente, manière durable de se tenir, de parler, de marcher, et, par là, de sentir et de penser. L'opposition entre le masculin et le féminin se réalise dans la manière de se tenir, de porter le corps, de se comporter sous la forme de l'opposition entre le droit, la droiture, la franchise (qui regarde en face et fait front et qui porte son regard ou ses coups droit au but) et, de l'autre côté, la retenue, la réserve, la souplesse ». (Bourdieu, 1980 : 117)

intéressée aux codes « homosexuels » dans la corporéité des lesbiennes; aux expressions corporelles en concordance ou en discordance avec le système de normes à l'œuvre dans le « milieu » lesbien⁵.

Méthodologie d'enquête

Les observations et les analyses présentées dans cet article relatent les résultats d'un travail ethnographique entrepris entre 2002 et 2007 au sein d'une boîte de nuit lesbienne française appelée *Le M*. La principale méthode requise pour ces investigations empiriques relève de l'observation participante.

Au cours de ces cinq années, nous nous sommes rendue au *M*. une quarantaine de fois. Nos fréquentations de l'établissement n'ont pas été planifiées de manière régulière et la variation du rythme de nos sorties s'est révélée *a posteriori* profitable aux observations. Ainsi, nous avons pu relever divers modes de fréquentation de la boîte de nuit et établir ainsi une typologie de la clientèle. Par ces démarches d'enquête échelonnées sur plusieurs années, il nous a été possible de suivre des lesbiennes dans le temps, d'appréhender les différents rapports qu'elles entretenaient avec l'établissement et de saisir l'évolution de leurs manières de vivre l'homosexualité. Nos liens de connaissance voire d'amitié tissés au fil du temps avec certaines d'entre elles ont facilité cette approche longitudinale.

L'ensemble des homosexuelles concernées par cette étude ne peut toutefois constituer un échantillon représentatif de la « population » lesbienne. Les fréquentations des établissements lesbiens ne s'observent, en effet, qu'auprès d'une partie des homosexuelles et il n'existe à ce jour aucune donnée renseignant sur la structure de « la » population lesbienne. Au regard de la diversité des manières de vivre l'homosexualité et d'une stigmatisation exigeant parfois de passer son orientation homosexuelle sous silence, il apparaît en outre extrêmement difficile de quantifier une population lesbienne et d'en proposer une définition exhaustive.

⁵ Le « milieu » lesbien est entendu comme l'ensemble des établissements commerciaux (regroupant essentiellement des boîtes et des pubs) et des associations visant un public ou une clientèle lesbienne ou gaie et lesbienne. Il peut y être également ajouter les festivités musicales rassemblant un public pour partie ou en totalité homosexué. Peuvent être ainsi considérés les rassemblements autour de la musique « electro » ou les groupes musicaux composés exclusivement d'homosexuelles et revendiquant, au travers de leur nom de scène par exemple, cette homosexualité (à titre d'exemple se référer au groupe *Lesbians on Ecstasy*).

Nous ne nous sommes jamais rendues seule au *M* et avons profité, dans les premiers temps, des sorties de nos amies rencontrées hors de l'établissement pour nous y rendre.

Au fil des soirées, il nous a été possible de tisser un réseau de connaissances dans les lieux favorisant, par la suite, les contacts avec d'autres groupes amicaux. Intégrée dans ces différents groupes, nous avons pu partager des soirées « privées », observer les sociabilités amicales et amoureuses et relever la place que pouvait occuper l'homosexualité dans les goûts, les échanges entre « pairs » et la définition de « soi ». Dans certains cas, « l'entre-soi » exacerbait des pratiques festives et langagières, des manières d'être, des appartenances au groupe et des rapports entre « pairs » fortement marqués de l'homosexualité. Dans d'autres, l'expression et le vécu de l'homosexualité n'intervenaient dans les sociabilités et la définition de soi que dans une moindre mesure. Nous nous laissions ainsi « bousculer » par différents modes de vie et différentes manières de vivre l'homosexualité au cœur desquelles les soirées passées au *M*. occupaient une place plus ou moins centrale.

Le recueil des données s'est effectué sur un mode informel, par le biais de nos observations et des discussions partagées au sein de la boîte de nuit et au cours des soirées « privées ».

Une étude menée sur l'homosexualité et dans le « milieu lesbien » implique pour le chercheur des ajustements de méthodes et de présentation de soi. Cette démarche nécessite de la part du chercheur une gestion minutieuse de la proximité au terrain, un travail d'intégration afin de coller au plus près des réalités sociales observées. Par nos contacts entretenus avec nos groupes d'amies lesbiennes et certaines « habituées » de la discothèque, nous avons pu saisir et incorporer les codes et les normes du milieu étudié. *« En faisant émerger l'observation participante comme une suite réfléchie d'interactions et non comme un « talent clinique » lié à une posture d'empathie, ou comme le lent cheminement vers une expérience intégratrice, plusieurs auteurs ont contribué à expliciter la position de l'ethnographe sous une forme nouvelle dans laquelle il devient, lui-même, son propre outil méthodologique »* (Dodier et Baszanger, 1997: 44). Ainsi, nombre de nos observations et de nos analyses se dégagent de nos expériences sur le terrain, d'un retour réflexif sur les effets de notre présentation vestimentaire et de nos manières d'être tantôt proches, tantôt distancées de ces codes et de ces valeurs. Par notre intégration dans les groupes d'amies, par le port de vêtements en adéquation avec les « tendances » en vigueur dans l'établissement et une coupe de cheveux plutôt courte et déstructurée, nous étions admise comme lesbienne auprès de la clientèle. En revanche, parfois plus extérieure aux groupes que formaient nos connaissances et aux activités à l'œuvre dans la discothèque, parfois plus en retrait par nos positions d'observation

et par une tenue vestimentaire dite plus « bohème » et féminine, nous pouvions être catégorisée comme hétérosexuelle. Perçue comme lesbienne, les contacts et les échanges avec autrui étaient plus directs. Entendue comme hétérosexuelle, nous relevions une retenue et une certaine défiance dans les rapports instaurés avec les clientes. Le vécu personnel de cette catégorisation ambivalente s'est révélé heuristique pour l'analyse des logiques à l'œuvre dans les classifications indigènes, la composition des groupes de pairs et les échanges interpersonnels. Portée par le terrain, nous mettions ainsi nos expériences au service du travail ethnographique.

I. Quelques descriptions ethnographiques et perspectives d'analyse

La discothèque *Le M.* située dans le centre ville de L. est restée au cours des années 2000 à 2007 l'unique boîte lesbienne de la ville. Cette exclusivité a offert à l'établissement, comme à ses patronnes⁶, une certaine notoriété sur la scène homosexuelle de la région. Fédérateur d'un vaste réseau d'interconnaissance, l'établissement a pu bénéficier en retour des effets commerciaux du réseau relationnel institué en ses lieux. Racheté en 2007 par un couple hétérosexuel, le *M.* a connu un renouvellement de sa clientèle qui se compose à présent d'une majorité d'hétérosexuels. Ce changement de propriétaires, l'ouverture d'un nouveau pub lesbien dans le centre et la pérennité des discothèques mixtes homo/hétéro ont eu pour effet de rassembler les anciennes clientes du *M.* en d'autres établissements dans la ville. L'étude présentée dans cet article ne se focalise toutefois que sur la période durant laquelle le *M.* figurait comme un établissement lesbien. Afin de rendre sa dynamique à l'exposé de l'enquête, les constats et les résultats d'analyse prochainement proposés seront rapportés au présent.

1.1 Un décor « fait maison »....

Le M. se présente pour les familières comme le lieu des rencontres entre ami(e)s fortuites ou programmées. Il s'affiche comme un endroit festif et convivial, arborant une décoration souvent artisanale se distinguant de celle que l'on peut observer dans les plus grands

⁶ L'établissement était dirigé par un couple de femmes quinquagénaires. L'usage du tutoiement et de leur prénom dans les échanges au sein de la boîte indiquait une certaine proximité avec la clientèle.

établissements. Au style « *design* » et épuré des établissements « branchés », est préférée la touche personnelle d'une « déco faite maison » arborant les portraits photos de certaines habituées des lieux ou les photos-souvenirs de la dernière soirée à thème organisée. Le décor ainsi proposé est apprécié pour ses aspects chaleureux et « bon enfant ».

L'agencement spatial de l'établissement se compose à l'entrée d'un sas de réception de la clientèle. Les entrées sont régulées par un membre du personnel qui, aidé de la caméra de surveillance extérieure, accepte ou refuse l'entrée des arrivants. *Le M.* est pour l'essentiel ouvert aux femmes et aux hommes homosexuels mais la clientèle se compose toutefois majoritairement de lesbiennes et ne regroupe que quelques gais. La gestion des entrées nécessite du portier une certaine connaissance des client(e)s et une capacité à décoder certains attributs renseignant sur les orientations sexuelles de l'individu. L'entrée est en effet refusée aux hommes hétérosexuels non accompagnés d'une amie lesbienne mais tolérée aux gais seuls ou accompagnés. La défiance exprimée par la direction de l'établissement à l'égard des hommes hétérosexuels répond à une volonté de préserver la clientèle d'attitudes « voyeuristes » et de sollicitations sexuelles.

Le sas d'entrée franchi, la discothèque s'agence en une seule et même pièce. D'une superficie assez restreinte, cette pièce propose l'espace bar et la piste de danse. Sur certains de ses côtés figurent des banquettes en face à face, séparées par des tables basses le plus souvent investies par des groupes d'ami(e)s. *Le M.* ne comprend pas de backroom⁷, les relations sexuelles issues des rencontres au sein de l'établissement s'entreprennent ainsi de manière différée et hors des lieux.

1.2 Une typologie de la clientèle en trois catégories

Au premier regard, *Le M.* se présente comme un endroit festif ; un lieu au sein duquel se retrouvent des individus en quête de musique, de danse et de rencontre. Cependant, à la lumière d'observations plus avisées, l'établissement regroupe une clientèle hétérogène dans laquelle peuvent être lus des parcours homosexuels différenciés. A la croisée de l'étude des

⁷ Les backrooms semblent essentiellement s'observer au sein des établissements gais. Le principe de la backroom « consiste à réserver un espace d'un établissement commercial, le plus souvent une pièce spécifique, où se déroulent des interactions sexuelles ». (Bussher, Mendès-Leite et Proth, 1999 : 25)

modes de fréquentation de l'établissement, des propriétés corporelles et des manières d'être dans la boîte de nuit, se profile une typologie de la clientèle en trois catégories.

La première regroupe des lesbiennes « novices » ayant pour particularité de fréquenter *Le M.* depuis peu et qui, une fois les premières soirées passées, investissent la discothèque de manière fréquente et régulière ou s'en distancient pour investir d'autres lieux ou pour vivre l'homosexualité hors des établissements homosexuels. L'observation de ces clientes offre l'avantage de saisir l'évolution des rapports à l'homosexualité au gré des avancées dans un parcours homosexuel ayant débuté par une entrée dans le « milieu » lesbien. L'exposé s'attardera alors sur les transformations corporelles et identitaires mais aussi sur l'évolution des sociabilités amicales et amoureuses qu'engendre cette évolution des rapports à l'homosexualité. Il s'appliquera également à expliciter les logiques de la mise à distance du « milieu » lesbien observée chez certaines de ces homosexuelles.

La deuxième catégorie rassemble quant à elle des lesbiennes « initiées » dont la fréquentation de la discothèque est régulière et effective depuis au moins plusieurs mois. Les analyses souligneront les effets de l'intégration des normes et des codes en vigueur dans l'établissement sur la présentation de soi et les sociabilités amoureuses. Dans cette lignée, un intérêt sera accordé aux manières de vivre l'homosexualité fortement associées à l'intégration dans le « milieu » homosexuel, à une appartenance communautaire et à la revendication d'une identité lesbienne.

Enfin, une troisième catégorie réunit des lesbiennes que l'on nommera « hors milieu ». Elle concerne des homosexuelles fréquentant la discothèque de manière occasionnelle. On observe chez ces clientes une entrée dans l'homosexualité qui n'est pas nouvelle et qui s'est pour certaines entreprise hors du « milieu » lesbien. Le propos soulignera les correspondances entre les propriétés corporelles observées chez ces lesbiennes et la distance avec le « milieu » lesbien. L'analyse se focalisera en outre sur le sens que revêtent les fréquentations épisodiques de l'établissement et sur les modes de conjugalité dans lesquels s'inscrivent ces homosexuelles.

II. Les lesbiennes « novices », « initiées » et « hors milieu » : à chaque catégorie de la clientèle sa manière de vivre l'homosexualité

2. 1 Les « novices »

Les « novices » fréquentent *Le M.* depuis peu et ont eu connaissance de l'existence de l'établissement par le « bouche à oreille ». Intégrées la plupart du temps dans un groupe composé de « novices » et d'« initiées », elles ne se rendent jamais seules au *M.* Les premières sorties s'apparentent à des rites d'initiation marquant l'entrée de la nouvelle venue dans un « milieu » à l'égard duquel elle se positionnera par la suite.

L'analyse de ce positionnement à l'égard du « milieu » lesbien révèle trois tendances chez les « novices ».

La première se traduit par une mise à distance du « milieu » dans sa globalité. On observe alors des jeunes lesbiennes qui ne répètent pas leurs sorties au *M.* Ces dernières expriment une opposition rapide et durable à l'égard de l'établissement et de sa clientèle. S'exprime dans leurs discours une stigmatisation de l'ensemble du « milieu » lesbien et des homosexuelles qui s'y intègrent de façon régulière. On relève dans les propos une certaine défiance à l'égard des institutions et de leurs clientèles jugées instables, « glauques » ou malsaines. Chez ces jeunes lesbiennes, l'acceptation sociale de l'homosexualité au sein des groupes amicaux composés d'homosexuels et d'hétérosexuels contribue à minimiser la quête du semblable et le besoin de se retrouver entre pairs. Le *M.* ne se présente pour elles ni comme un espace de rencontres amoureuses, ni comme un lieu de renforcement identitaire. Justifiant fréquemment d'un niveau d'instruction supérieur et bénéficiant d'environnements étudiants et familiaux relativement tolérants à l'égard de l'homosexualité, elles connaissent un parcours homosexuel distanciée du « milieu » lesbien.

La deuxième tendance s'exprime par une dépréciation du *M.* et par l'intégration des lesbiennes dans des réseaux associatifs ou dans d'autres formes de regroupements homosexuels (les milieux alternatifs, que l'on retrouve par exemple dans les concerts ou les soirées « electro », fédèrent une « population » homosexuelle). Par la comparaison avec les

autres institutions du « milieu » lesbien, les lesbiennes raillent le caractère dit « beauf » et « franchouillard » des lieux et de sa clientèle. Elles taxent alors l'établissement de « ringard » tout en appuyant par exemple le côté « branché » ou « in » des rassemblements « electro ». Il se profile ainsi le constat déjà établi dans les années 1950 et 1960 d'une culture lesbienne non-homogène subdivisée en sous-cultures se différenciant par rapport « *aux modèles et aux normes de comportement (...)* » (Chamberland, 2003 : 248).

Enfin, dans un troisième cas de figure, on observe des lesbiennes qui s'intègrent progressivement dans diverses institutions du « milieu » lesbien. Chez ces lesbiennes, les fréquentations du *M.* se pérennisent et deviennent régulières.

Les lesbiennes « novices » sont ici âgées de 17 à 25 ans, la plus grande proportion s'observant entre 17 et 22 ans. Il arrive toutefois que figurent parmi elles des lesbiennes de 30 ans (parfois plus) ayant connu par le passé une vie hétérosexuelle.

Pour celles qui, dans le temps, vont entretenir des rapports étroits avec le *M.* ou avec d'autres institutions homosexuelles, l'entrée dans l'homosexualité s'associe à l'entrée dans le « milieu » lesbien. Les premières fréquentations de la discothèque correspondent alors à une étape dans le parcours homosexuel. Elles s'inscrivent en effet fréquemment dans une phase d'affirmation de l'homosexualité et marquent une avancée dans les questionnements liés aux préférences sexuelles. Au *M.*, les premières sorties répondent ainsi à une volonté de « franchir le pas » et s'entreprennent au moment où les lesbiennes se sentent prêtes à rencontrer des pairs puis à s'engager dans des démarches de rencontres amoureuses. L'initiation dans les lieux est guidée par les « initiées » qui rassurent par l'aisance qu'elles affichent dans la boîte de nuit. Elle s'établit également par le biais des échanges interpersonnels qui s'opèrent dans le groupe d'appartenance de la « novice ». Cette initiation ne s'effectue pas sans crainte et sans souffrance. Il arrive en effet que certaines « novices » expriment un malaise dans les lieux et une « gêne » liée à l'immersion dans un espace exclusivement homosexuel.

Ces observations nous rappellent le souvenir d'une rencontre fortuite avec une jeune femme fréquentant le *M.* depuis peu. Lors d'une soirée, alors que depuis l'espace bar nous observions la piste de danse, une « novice » (que nous ne connaissions pas) vint à notre rencontre pour partager un moment de discussion. L'alcool aidant, elle engagea de suite la conversation sur le mal être qu'elle ressentait dans les lieux. Par ses premiers propos, elle nous signalait son opposition aux « autres », son sentiment de ne pas se retrouver dans les lesbiennes présentes dans l'établissement. Elle exposait alors ses différences sans toutefois en préciser la nature. Son discours était ponctué de « je ne suis pas comme elles », « je ne leur ressemble pas » et « ici je n'ai pas ma place ». Alors que pour certaines lesbiennes l'absence d'identification aux clientes de la boîte de nuit exprime

des manières de vivre l'homosexualité distanciées de la revendication d'une identité lesbienne et des établissements homosexuels, elle révèle pour d'autres une phase de rejet de leur homosexualité. Cette logique de distinction ou cette mise à distance des pairs renvoie dans le cas de cette jeune « novice » au cheminement par le biais duquel l'individu « apprend à s'adapter à [son] orientation sexuelle » (Ryan et Frappier, 1994, 247). Au fil de la conversation, cette jeune « novice » exprima ses doutes quant à ses préférences sexuelles tout en signalant ses « attirances » pour les filles. Elle n'avait connu jusque là que des relations hétérosexuelles. Nous la revîmes au *M.* les semaines suivantes et prenions alors la mesure des changements qui s'opéraient en elle. Cette « novice » affirmait progressivement son homosexualité. Cette affirmation se marquait sur son corps à mesure que s'entreprenait son intégration dans la discothèque et dans des groupes d'amies homosexuelles. Quelques mois plus tard, elle nous fit part de son mieux-être. Nous comprîmes alors qu'au moment de notre première discussion elle endurait la difficulté du passage d'une redéfinition de ses orientations sexuelles et de son mode de vie.

➤ La recherche et la rencontre des semblables

Chez les « novices » qui s'intègrent durablement dans le « milieu » lesbien, on observe de véritables changements de mode de vie. L'homosexualité fédère les amitiés, la composition des groupes amicaux, les activités partagées entre amis ainsi que les sociabilités amoureuses. La recherche du semblable répond à une quête identitaire et aux besoins de reconnaissance par « l'autre » significatif. Le semblable apparaît d'autant plus important que ces jeunes lesbiennes connaissent pour beaucoup des environnements familiaux et professionnels hostiles à l'homosexualité. D'appartenance sociale souvent modeste⁸, elles expriment les difficultés auxquelles elles se confrontent dans leur entourage ou qu'elles ont appris à anticiper en mesurant l'intolérance de la famille au détour de réactions réfractaires à l'homosexualité. Le « faible » niveau d'instruction fréquemment observé dans cette catégorie de lesbiennes semblerait également réduire les probabilités de vivre l'homosexualité hors des établissements homosexuels et des groupes de pairs⁹.

⁸ Dans une étude socio-historique de l'émergence des bars lesbiens et de la visibilité lesbienne dans les espaces urbains Québécois entre 1950 et 1977, Line Chamberland propose une lecture de l'investissement de ces bars au regard des classes sociales de leurs clientèles. Elle souligne, entre autres, une hiérarchisation des établissements réifiée par un regroupement des lesbiennes les plus qualifiées au sein des clubs privés à la clientèle sélectionnée. (Chamberland, 2001)

⁹ Dans une étude du lesbianisme à Montréal entre 1950 et 1972, Line Chamberland relève elle aussi l'influence de la catégorie socioprofessionnelle sur l'intégration des lesbiennes très qualifiées au sein de réseaux de sociabilité mixtes et extérieurs aux établissements homosexuels (ces réseaux mixtes sont « composés en majorité d'hommes et de femmes hétérosexuelles »). Elle souligne également l'intégration des lesbiennes peu qualifiées dans des groupes davantage « homosexués » et liés « au réseau des lieux publics » (Chamberland, 1996 :176 - 177).

Au fil du temps et des fréquentations du *M.*, s'élaborent chez les « novices » des rapports à l'établissement et à l'homosexualité particuliers. Tout d'abord, les sorties au *M.* et les amies homosexuelles sont fréquemment cachées à la famille. Comme le stipule Didier Eribon, « *le fait d'être « discréditable » agit sur la conscience et l'inconscient des individus comme une forme d'assujettissement et de domination intériorisée, redoublée par l'angoisse d'être découvert et par l'auto-censure nécessaire pour ne pas l'être* » (Eribon, 1999 : 76). Aussi, pour se préserver de la stigmatisation et de l'hostilité familiale, les « novices » se trouvent-elles souvent contraintes de vivre dans le « non-dit ». Le parcours homosexuel débute alors par la gestion d'une double vie et d'une homosexualité clandestine. En effet, « *le non-dit va bien au-delà de l'absence d'aveu : cela implique de ne pas parler de sa vie privée dans la plupart des sphères de la vie sociale, au travail notamment, ou encore de ne l'évoquer qu'à mots couverts, en la banalisant ou en masquant son sens. Cela signifie taire les émotions et les événements relatifs à sa vie amoureuse. Bref, cela oblige à des relations mensongères avec l'entourage* » (Chamberland, 1996 :59).

Le temps et l'intégration répétée des lesbiennes au sein du *M.*, agissent également sur la perception qu'elles peuvent avoir de l'établissement et sur le sens qu'elles assignent à leurs fréquentations des lieux. Dans le temps, l'angoisse des premières visites initiatiques laisse place à plus d'aisance dans la discothèque. *Le M.* se présente alors comme un espace d'affranchissement au sein duquel l'homosexualité peut être vécue « librement ». Ainsi vécue, l'homosexualité devient un élément d'intégration et d'appartenance à un groupe de semblables. Elle participe d'une identité collective, affichée et revendiquée par les individus et occupe alors une place importante dans la structuration identitaire.

➤ L'affirmation de l'homosexualité par le corps

On observe peu à peu chez ces novices l'expression d'une identité lesbienne sur les corps, dans les goûts vestimentaires, musicaux, littéraires, cinématographiques, etc. Pour certaines, les gestuelles et la démarche apparaissent plus assurées et le style vestimentaire moins « passe partout ». On remarque parfois une « masculinisation » dans la présentation de soi ou une mise à l'écart des attributs dits « féminins ». « *L'usage de codes et d'attributs dits masculins est (...) perçu comme une manière de rendre visible l'existence lesbienne. (...). Certains codes et attributs masculins peuvent servir aujourd'hui encore de signes de reconnaissance, de codes identitaires. À l'inverse (...), des apparences dites plus féminines*

rendent l'identification difficile voire rejettent la personne d'office hors de la catégorie lesbienne » (Chetcuti et Perrin, 2002). Les cheveux longs sont alors délaissés pour une coupe courte « décoiffée » de couleur (ou de teinture) brune de préférence. Les lunettes de vue plutôt classiques et discrètes sont remplacées par des montures plus originales et extravagantes. Il n'est pas rare d'observer des piercings sur la langue ou situés sous la lèvre inférieure. À la discrétion d'un maquillage dit féminin, peut être préféré un maquillage noir prononcé autour des yeux. Les tenues vestimentaires se composent souvent d'habits unisexes. Les vêtements peuvent être de même modèle pour les hommes et pour les femmes ou bien se présenter comme des variantes d'une collection masculine. Le port d'une chemise de couleur unie (noire, blanche ou encore bleu marine) coupée aux épaules mais cintrée à la taille illustre cette dernière description et rappelle parfois les uniformes marins ou militaires. De même, les tee-shirts moulants coupés aux épaules sont préférés aux tee-shirts larges et aux manches courtes. Les chaussures (et la coupe de cheveux) apparaissent comme des expressions lesbiennes particulièrement marquées et reconnues comme telles. De style sportswear, les chaussures privilégiées s'apparentent souvent à des baskets de ville¹⁰. A l'échelle de l'individu, se dessine progressivement une réappropriation des codes et des normes qui participent d'une « identité lesbienne » partagée. La fréquence des sorties au *M.* et les contacts répétés avec d'autres clientes dans la boîte de nuit contribuent ainsi à façonner la présentation de soi. David Le Breton explique à cet égard que « *l'apprentissage de l'étiquette corporelle, dans son étendue et ses variations, est peu le fait d'une éducation formelle comme pour les techniques du corps. Le mimétisme de l'acteur et les identifications qu'il soutient envers son entourage immédiat jouent ici un rôle important* » (Le Breton, 2002: 62). Par l'incorporation des codes et des normes, les « novices » ne deviennent pas pour autant un pur décalque des lesbiennes « initiées ». Cette incorporation implique, en effet, une réappropriation et des ajustements de la part de l'individu. Les styles vestimentaires ou encore les coupes de cheveux vont se voir progressivement travaillées par les normes et les valeurs en vigueur dans la discothèque tout en portant la subjectivité des préférences et des goûts individuels. « *Le corps à la faculté d'« incorporer » et d'exprimer des appartenances sociales, (...), tout en étant le lieu d'une affirmation individuelle de soi socialement obligatoire* » (Bozon et Héran, 2006: 99). Aussi, toutes les lesbiennes au sein du *M.* ne se ressemblent pas mais les dissemblances entre catégories n'empêchent pas pour autant l'expression de certains codes communs à l'ensemble des lesbiennes intégrées dans le

¹⁰ Ces descriptions ne prétendent pas à l'exhaustivité et ne rapportent que certaines tendances. Il existe en effet différentes variantes et déclinaisons dans la présentation des « novices » au sein de l'établissement.

« milieu » homosexuel. Malgré les différences de styles vestimentaires, ces codes permettent dans bien des cas la reconnaissance entre homosexuelles en divers endroits (professionnels, étudiants, espaces publics, etc.). Par l'association des manières d'être, de bouger, de parler, de l'apparence physique, mais aussi par les jeux de regard et la complicité implicite que ces échanges instaurent, les protagonistes peuvent en effet mutuellement s'informer de leur homosexualité. Il arrive aussi que l'une décrypte l'orientation sexuelle que l'autre souhaite garder secrète. « *Il existe ainsi des moyens de reconnaissance, ne signifiant rien pour le non-initié, mais favorisant le contact entre les homosexuels, celui qui les porte étant membre du clan, donc un semblable* » (Goetzmann, 2001: 77).

L'affirmation de l'homosexualité et l'avancée dans le parcours homosexuel s'accompagnent donc de transformations corporelles qui apparaissent fortement soumises aux rapports entretenus avec les institutions homosexuelles. Aussi, il est fréquent d'observer une succession de styles différenciés portés par une même lesbienne dans le temps. Ce constat est particulièrement marqué chez les « novices » dont le style peut changer sur une courte période, au gré des rencontres amoureuses, des groupes amicaux investis et des fréquentations de l'établissement. Au sein des groupes amicaux qui s'agrègent dans la boîte de nuit, les styles vestimentaires et les goûts musicaux tendent à s'uniformiser. En outre, les lesbiennes usent de mimiques, de gestuelles et de vocables ressemblants. Il existe ainsi « *un code des bonnes manières d'être avec son corps, profondément intériorisé et commun à tous les membres d'un groupe social déterminé* » (Boltanski, 1971 : 214). Le groupe de pairs sert alors de référent à la lesbienne « novice ». En assimilant les manières d'être et les normes du groupe, elle porte les marques de son appartenance au collectif et renforce par là même des positionnements identitaires étroitement liés à l'homosexualité¹¹. Par ces processus, le *M.*, devient alors un lieu de détente entre amies et de rencontres amoureuses. Espace d'« homosociabilité », il permet également le renforcement des attaches identitaires à l'homosexualité.

¹¹ Dans une étude consacrée à la place des femmes dans les sports dits masculins, Christine Mennesson rapporte elle aussi l'influence de l'homosociabilité des équipes de footballeuses sur « l'acquisition de connaissances relatives aux pratiques homosexuelles, la rencontre de partenaires potentielles et l'entrée dans des lieux spécifiques ». L'auteur précise à ce propos que « si l'on se réfère au processus décrit par Howard Becker à propos des fumeurs de marijuana, l'homosociabilité des équipes féminines construit en partie les comportements homosexuels en permettant aux joueuses de franchir des étapes décisives de l'engagement dans ce mode de sexualité » (Mennesson, 2005, 198).

- Catégorisations indigènes et identification aux semblables par la présentation de soi

Outre les transformations corporelles et identitaires qu'engendre l'immersion des « novices » au sein de la discothèque, on observe également une construction sociale du regard. Au contact des pairs, ces jeunes lesbiennes apprennent à décrypter des codes à l'origine d'un système de classification au sein de la « population » lesbienne. L'analyse des différents modes de sociabilité au sein du *M.* met en lumière l'influence de catégorisations indigènes sur les choix amicaux et amoureux. Ces catégorisations agissent plus globalement sur les interactions au sein de la clientèle. Elles semblent en premier lieu s'exprimer par une classification des propriétés corporelles. On observe en effet que la configuration des couples et des groupes d'amis qui se composent au sein de l'établissement sous-tend des similitudes physiques marquées entre les protagonistes. Le style vestimentaire, la gestuelle, la présentation de soi ou encore les attitudes dans la boîte de nuit fonctionnent alors « *comme un langage par lequel on est parlé plutôt qu'on ne le parle* » (Bourdieu, 1977 : 51). Par une observation avisée, il est ainsi possible de saisir des manières d'être et de se présenter différenciées entre les « novices », les « initiées » et les lesbiennes « hors milieu ». Ces différenciations participent des catégorisations indigènes au sein de la clientèle. Les lesbiennes arrivent en effet à décoder et à classifier l'appartenance d'autrui à l'une des trois catégories dans la discothèque. Ce jeu de classification s'accompagne d'un système d'échanges non homogène entre les catégories. Les sociabilités dans l'établissement et la composition des couples et des groupes amicaux indiquent des contacts entre les « initiées » et les « novices » mais peu d'échanges entre les « hors milieu » et les « initiées ». En couple avec une « initiée », la « novice » adoptera certains des attributs de sa partenaire. Selon les configurations et selon son âge, elle présentera alors des similitudes plus ou moins marquées avec sa conjointe. Les influences, les plus prononcées chez les « novices » âgées de moins de 25 ans, porteront sur le style vestimentaire et la coupe de cheveux. La « novice » travaillera alors dans certains cas un style dit « electro » ou « *underground* » - dont l'élément le plus caractéristique demeure la coupe de cheveux déstructurée - ou un style « sport » privilégiant les jeans larges, les tee-shirts larges et baskets de marque ainsi qu'une coupe de cheveux mi-longs sans « extravagance », ou bien un style « androgyne » ayant pour particularité le mélange des genres féminin et masculin (dans ce dernier style, il est remarquable d'observer

les correspondances qui s'établissent entre les morphotypes et le style androgyne recherché. Ainsi, certaines lesbiennes se servent de leurs aspects filiformes, de leur « petite » poitrine et leurs hanches « peu » dessinées pour travailler le mélange des genres. D'autres, plus corpulentes, tenteront au contraire de dissimuler leurs formes sous des habits larges. Dans un cas comme dans l'autre, ces lesbiennes portent des cheveux courts parfois même très courts) ¹².

2. 2 Les « initiées »

Le groupe des « initiées » représente la catégorie la plus importante au sein du *M*. Ces lesbiennes se définissent moins par leur âge que par les expériences de l'homosexualité acquises au fil des fréquentations du *M*. et des autres institutions du « milieu ». Cette catégorie regroupe ainsi des individus aux âges différenciés. Elle rassemble les habituées de la discothèque, celles que les « novices » prennent pour référents. Les « initiées » affichent, par leurs gestuelles et leurs manières d'être, par les normes et les valeurs de l'établissement qui se fondent dans leurs propriétés corporelles, les modèles à suivre. A l'instar de ce qu'observe Gilles Raveneau au sein des salles de remise en forme, au *M*., « *on regarde les autres pour estimer leur position et savoir qui l'on doit imiter et avec qui il est profitable d'entretenir des relations. Le regard attrape le mouvement du corps d'autrui et apprend à discerner les conduites à reproduire et celles à corriger* » (Ravenau, 2008 : 315). Parmi les « initiées », certaines lesbiennes bénéficient d'une cote de popularité plus importante que d'autres. Cette cote s'établit, entre autres, par l'appréciation de l'apparence physique, l'ancienneté des fréquentations de l'établissement et l'importance du réseau de connaissances de la concernée. Elle connaît également l'influence d'une réputation liée au nombre et à la fréquence des aventures amoureuses et, dans certains cas, à la consommation de substances illicites jugées « branchées ». Il se distingue ainsi parmi les habituées, des lesbiennes particulièrement convoitées par les autres lesbiennes et « copiées » par les nouvelles venues.

Pour la plupart des « initiées », les premières expériences homosexuelles s'associent à l'intégration dans le « milieu » lesbien. Leurs parcours homosexuels affichent alors les dynamiques de cette intégration, à l'origine du passage de statut de « novice » à celui d'« initiée ». On retrouve ici l'impact des appartenances sociales et de l'hostilité présente ou

¹² La liste des styles ici présentée ne prétend pas à l'exhaustivité et peut connaître certaines variantes d'une grande ville à une autre par des effets de mode.

passée des environnements familiaux et professionnels à l'égard de l'homosexualité. D'origine et d'appartenance sociales souvent modestes, les « initiées » connaissent une moindre probabilité de vivre et d'exprimer leurs préférences sexuelles hors des établissements homosexuels et des groupes de pairs. Evoluant et/ou ayant grandi dans des milieux sociaux quelque peu réfractaires aux orientations homosexuelles, elles ont trouvé « refuge » au sein des diverses institutions du « milieu » lesbien.

Chez ces lesbiennes, les fréquentations du *M.* semblent s'échelonner sur une période plus ou moins longue selon les individus. Elles finissent cependant par s'émousser avec l'avancée dans le parcours et l'investissement dans une vie conjugale stable. Chez une minorité d'initiées, on observe toutefois une intégration dans le « milieu » lesbien sur une très longue période. On peut saisir chez elles le poids d'une précarité sociale liée à l'absence de qualification professionnelle, à l'enchaînement de petits « boulots » et à des relations familiales conflictuelles. Ces lesbiennes semblent s'être créé un monde alternatif régi par « l'homonormativité », un monde au sein duquel elles existent par leur réseau de connaissance et par la place d'habituée qui leur est reconnue. En parallèle à leurs activités professionnelles, elles semblent passer la plupart de leur temps libre dans les pubs lesbiens, la boîte de nuit et les « *after* ». Leurs sociabilités s'articulent principalement aux réseaux de connaissance entretenus au sein de ces établissements. Ces lesbiennes se présentent dans la discothèque comme des figures incontournables et comme des individus fédérant différents groupes amicaux. Leur ancienneté dans les lieux et leur rôle de médiation entre les clientes leur valent une certaine valorisation mais peuvent également contribuer à les stigmatiser. Ces lesbiennes peuvent en effet être fichées comme « des cas sociaux » « accros » à l'alcool et à certaines substances illicites.

➤ Entre semblables

« Comme pour tout lieu, à chaque boîte est associé un type d'habitués, un « signe » social particulier » (Gontijo, 1998 : 96). Aussi, au sein de la catégorie d'« initiées », les styles vestimentaires et la présentation de soi sont diversifiés mais se décomposent en quelques grandes tendances. Les styles « androgyne » et « electro » apparaissent les plus prégnants. La frontière entre les deux styles n'est pas toujours bien délimitée et les lesbiennes empruntent fréquemment à l'une et l'autre tendance. Moins « *fashion* », certaines initiées

travaillent également un style « *butch* » (dit « masculin ») distancié des mouvements de mode vestimentaire. Sans appareils, ce style se définit par des cheveux souvent très courts, le port d'une chemise ou d'un tee-shirt large, d'un jean et de baskets. Il dissimule fréquemment les formes de corps non filiformes et s'associe à une hexis corporelle « masculinisée ». Associés à une manière d'être, à des façons de regarder et de se tenir, ces différents styles contribuent à signaler l'homosexualité des lesbiennes qui les revêtent.

Ces styles catégorisés agissent sur les sociabilités amicales et amoureuses dans la boîte de nuit. La formation des couples sous-tend en effet de fortes similitudes physiques entre les partenaires ; le mélange des styles étant rarement observé. On relève à cet effet l'action des goûts socialement construits de chaque partenaire et la lecture des codes dans l'apparence physique renseignant sur les rapports à l'homosexualité. « *A l'intérieur d'une même communauté sociale, toutes les manifestations corporelles d'un acteur sont virtuellement significatives aux yeux de ses partenaires. Elles n'ont de sens que référées à l'ensemble des données de la symbolique propre au groupe social* » (Le Breton, 2002 : 6). Le rapport au « communautarisme » et la place qu'occupent les orientations homosexuelles dans la structuration identitaire peuvent en effet se lire dans la présentation de soi des « initiées » et, par le jeu « *des catégories de perception et des systèmes de classement sociaux* », participer du choix de la conjointe (Bourdieu, 1977 : 52). Aussi, par le jeu des attirances physiques, des goûts et des références communes qui s'expriment dans la présentation de soi, les lesbiennes « initiées » sont portées vers d'autres « initiées » semblables à elles. « *Le corps s'insère ainsi dans un système de valeurs symboliques et culturelles. Comme le langage verbal, il est support de communication, de parole, entre deux individus parlant la même langue des gestes* » (Detrez, 2002, 126).

Au sein des groupes d'amies « initiées » se fédère également une même présentation de soi. Majoritairement homosexués, ces groupes soutiennent l'« identité lesbienne » exprimée et revendiquée par chaque membre. Les normes et les codes en termes de présentation de soi institués et partagés garantissent le sentiment d'appartenance et rassurent, en ce sens, l'« initiée » sur son identité. « L'entre-soi » des groupes homosexués permet à ces lesbiennes de rendre leur homosexualité tangible ; de la matérialiser par des accessoires vestimentaires, de l'inscrire sur le corps par des piercings ou des tatouages codifiés, de la référencer par l'élaboration et le partage de goûts ou encore l'usage d'idiolectes communs. Ainsi, au sein de certains groupes, les lesbiennes portent des cheveux courts et déstructurés, des lacets de cuir en ras le cou ou des bracelets larges en cuir, un jean taille basse, vieilli et usé, ni large ni prêt

du corps laissant entrevoir à la ceinture l'élastique d'un shorty¹³ en coton, des baskets et une veste de survêtement « vintages ». Dans d'autres groupes très différenciés des précédents, on peut observer des lesbiennes au style vestimentaire plus classique composé d'une chemise cintrée à manches longues, d'un jean non usé, de chaussures de ville en cuir aux semelles plates et portant aux doigts et au poignet des bagues et des bracelets en argent. Le *M.* permet à ces groupes de pairs de se mettre en scène, d'affirmer leur cohésion tout en restant ouverts aux échanges avec d'autres groupes d'« initiées ». Ces échanges peuvent s'établir par des individus fédérateurs. Une même lesbienne peut en effet assurer une médiation entre deux groupes. Des liens peuvent aussi s'établir par les relations amoureuses réunissant deux « initiées » de groupes différents.

Malgré les spécificités et les codifications qui les rattachent à leurs groupes d'appartenance, les « initiées » présentent dans leur globalité de grandes similarités. En ce sens, elles peuvent être rassemblées en un ensemble fédéré par des attaches communautaires et des expressions identitaires articulées à l'homosexualité. En effet, malgré leurs particularités, beaucoup partagent « *un sentiment d'appartenance collective comme lesbiennes* » (Chamberland, 2003, 241). Au sein de la discothèque, cette appartenance s'exprime d'une façon très marquée par l'engouement collectif que suscite la sélection de chansons évoquant l'homosexualité (de manière explicite ou implicite) ou de morceaux interprétés par des artistes présentées comme des icônes gaies ou lesbiennes¹⁴.

2. 3 Les « hors milieu »

Les lesbiennes « hors milieu » sont minoritaires parmi la clientèle du *M.* Elles fréquentent la discothèque de manière occasionnelle (une ou deux fois dans l'année) et ne se rendent jamais seules dans l'établissement. Ces lesbiennes apprécient le *M.* pour son caractère festif et le cadre qu'il propose pour passer une soirée « sympa » entre amis. Chez les « hors milieu », l'établissement n'est pas fiché comme un espace de rencontres amoureuses et amicales. En compagnie de leurs amies et parfois de leurs conjointes, ces lesbiennes entretiennent peu d'échanges avec les autres. Tournées vers leur groupe, elles ne participent pas non plus à la drague et au réseau d'interconnaissance dans l'établissement. Ces

¹³ Le shorty est un sous-vêtement dont la coupe se situe à mi-chemin entre la culotte et le boxer.

¹⁴ Telles que Mylène Farmer, Madonna ou encore Dalida.

caractéristiques contribuent à les distinguer dans la clientèle. Elles se démarquent également par la mixité homo/hétéro de leur groupe d'amies et par leurs manières d'être dans la boîte de nuit.

➤ Un vécu de l'homosexualité distancié des espaces homosexuels

Parmi ces lesbiennes « hors milieu » certaines ont pu être des « initiées » par le passé. Plus âgées et plus à l'aise avec l'homosexualité, elles ont alors pris leur distance avec l'établissement ou le « milieu lesbien ». D'autres, au contraire, ont connu une entrée dans l'homosexualité hors des établissements homosexuels et ont toujours entretenu des rapports distanciés à leur égard.

Dans cette catégorie des « hors milieu », on remarque des individus majoritairement investis dans une stabilité conjugale. L'homosexualité ne se présente pas ou plus comme une donnée identitaire fondamentale. Elle ne fait pas l'objet d'expression et de revendication identitaires. L'âge, le sexe, la profession ou encore les passions apparaissent prépondérants dans la définition que ces homosexuelles donnent d'elles-mêmes. L'origine et l'appartenance sociales des lesbiennes qui n'ont pas connu d'intégration dans le « milieu lesbien » dans leur parcours se distancient des milieux populaires. Ces lesbiennes justifient fréquemment d'un niveau d'instruction supérieur et ont bénéficié d'environnements sociaux moins hostiles à l'homosexualité. Les anciennes « initiées » ont pu quant à elles bénéficier d'une tolérance des proches à l'égard de l'homosexualité au fil du temps. En outre, elles investissent à présent fréquemment des sphères professionnelles au sein desquelles l'homosexualité ne doit pas être impérativement cachée.

Tout en reconnaissant les bienfaits de l'existence d'établissements comme le *M.* pour les lesbiennes les plus exposées à la stigmatisation, les « hors milieu » portent un regard critique sur le « communautarisme » et la revendication d'une identité homosexuelle. Elles revendiquent un droit à l'indifférence et une vie « ordinaire » dénuée des spécificités attribuées à l'homosexualité. Pour celles qui ont pu connaître un lien identitaire étroit avec l'homosexualité par le passé, les orientations homosexuelles relèvent à présent de leur intimité et ne font pas, à ce titre, l'objet de publicisation.

Ces manières de vivre l'homosexualité se lisent sur leurs corps et dans leurs manières d'être dépourvues des codes et des normes à l'œuvre dans les établissements lesbiens. Dans cette

catégorie des « hors milieu », moins « *fashion* » que par le passé, les présentations vestimentaires des anciennes « initiées » ne portent peu ou plus les marques des mouvements de mode à l'œuvre dans le « milieu ». Avec l'avancée en âge, certaines de ces lesbiennes, ayant pu connaître une phase de masculinisation de leur corps et de leur présentation, tendent à présent à afficher une certaine féminité. Les cheveux sont coupés moins courts et les bijoux agrémentent des tenues vestimentaires portées plus près du corps. Les ressemblances physiques et gestuelles entre lesbiennes s'atténuent au sein de leurs groupes d'amies et l'individualité de chacune s'affiche par l'expression de goûts plus personnels dans la présentation de soi. D'autres anciennes « initiées » conservent et entretiennent quant à elles une masculinisation de leur corps et de leur présentation dans le temps tout en se distanciant des effets de mode. Pour l'ensemble de ces anciennes « initiées », l'expression de l'homosexualité par des attributs corporels perdure toutefois quelque peu malgré les transformations de l'apparence physique et vestimentaire. Les manières d'être, de parler, de bouger, durablement incorporées aux contacts des pairs continuent en effet de renseigner sur les orientations homosexuelles. Ces indicateurs n'échappent pas aux homosexuelles qui ont appris à voir et à décoder ces expressions par une immersion dans le « milieu lesbien ». L'homosexualité de ces anciennes « initiées » est alors doublement reconnue au sein du *M*. Elle est en effet repérée mais aussi attestée par les « initiées » dans l'établissement. En revanche, pour les lesbiennes « hors milieu » qui ne portent pas ces codes et qui ne présentent ainsi aucun signe de reconnaissance, l'homosexualité peut être questionnée voire contestée. Certaines logiques de stigmatisation entre les catégories de lesbiennes s'éclairent à la lumière de ces constats. Il arrive en effet que les « initiées » soient présentées dans les discours comme « glauques et instables » par les lesbiennes « hors milieu », qui en retour se voient taxées de « fausses lesbiennes » par les lesbiennes « initiées ».

Conclusion

Cette étude monographique met en évidence la diversité des parcours homosexuels et des manières de vivre l'homosexualité contribuant à catégoriser une « population » lesbienne hétérogène. Bien que les observations présentées dans ce travail ethnographique restent contextualisées - qu'elles relèvent d'une unité de lieu et d'un espace particulier d'échanges -, certains constats qu'elles permettent de mettre en lumière peuvent prétendre, nous semble-t-il, à une portée plus générale. La diversité des manières de vivre l'homosexualité qui se dégage

de cette monographie fait écho à une « population » lesbienne subdivisée. À une échelle macrosociologique, on observe en effet des homosexuelles qui ne peuvent avoir pour point commun que leur orientation sexuelle. Les manières d'être et de se dire lesbienne apparaissent très diversifiées. Le travail de définition d'une « population » lesbienne s'en voit alors complexifié. À l'échelle de l'individu, la transformation des manières de vivre l'homosexualité dans le temps invite à penser l'homosexualité en terme de parcours au cours duquel les lesbiennes peuvent connaître différents modes de vie et différentes définitions d'elles-mêmes eu égard à leurs orientations sexuelles. Dans cette étude, la notion de parcours homosexuel s'illustre entre autres par le passage des lesbiennes d'une catégorie à une autre de la clientèle. Le rendu ethnographique enlève sans doute une part des dynamiques à l'œuvre dans ces passages qui se présentent à eux seuls comme des objets d'étude à part entière. Une étude mériterait ainsi de s'attarder plus spécifiquement sur les logiques (du point de vue des sociabilités, des modes de vie, de l'identité, de la conjugalité, des attitudes familiales et professionnelles à l'égard de l'homosexualité...) oeuvrant aux transitions entre ces différentes étapes du parcours. La notion de parcours permet de pointer des manières de vivre l'homosexualité dissociées des établissements commerciaux ou du « milieu » lesbien. Elle offre ainsi l'avantage de prendre en compte dans l'analyse un ensemble de lesbiennes souvent oubliées de par leur invisibilité dans les sphères commerciales et associatives homosexuelles et par les dissensions qui contribuent à les opposer aux lesbiennes revendiquant les spécificités d'une identité homosexuelle.

Bibliographie

Boltanski, Luc. 1971. « Les usages sociaux du corps », *Les Annales*, Vol. 26, pp 205-233.

Bourdieu, Pierre. 1977. «Remarques provisoires sur la perception sociale du corps », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°14, pp 51-54.

Bourdieu, Pierre. 1980. *Le sens pratique*, Paris : Les Editions de Minuit.

Bozon, Michel et François Héran. 2006. *La formation du couple*, Paris : La Découverte.

Busscher, Pierre-Olivier de, Mendès-Leite, Rommel et Bruno Proth. 1999. « Lieux de rencontre et back-rooms », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°128, (Juin), pp 24-28.

Chamberland, Line et Gabrielle Richard. 2008. « Lesbianisme », dans Josy Lévy Joseph et André Dupras (dir. Publ.). Questions de sexualité. Montréal : Editions Liber, pp 238-246.

Chamberland, Line. 2003, (2001). « Montréal : 1950-1977. La visibilité lesbienne et l'importance des butchs et des fems », dans Lemoine Christine et Ingrid Renard (dir. Publ.). Attrances. Paris : Editions gaies et lesbiennes, pp 224-254.

Chamberland, Line. 1996. Mémoires lesbiennes, Montréal, Québec : Les Editions du remue-ménage.

Chetcuti, Natacha. 2010. Se dire lesbienne, vie de couple, sexualité et représentation de soi, Paris : Payot.

Chetcuti, Natacha et Céline Perrin. 2002. « Au-delà des apparences. Système de genre et mises en scène des corps lesbiens », Labrys - études féministes, n°1-2, URL : http://www.unb.br/ih/his/gefem/labrys1_2/index.html

Costechareire, Céline. 2011. « Une lecture des styles de conjugalité au sein de l'habitat des couples lesbiens », *Politiques sociales et familiales*, n°103, mars.

Costechareire, Céline. 2008. « Les « parcours homosexuels » et conjugaux au sein d'une population lesbienne », *Enfances, Familles, Générations*, n°9 (automne), URL: <http://www.erudit.org/revue/efg/2008/v/n9/029631ar.html>

Courduriès, Jérôme. 2008. La conjugalité des couples gays en France dans les années 2000, Thèse d'anthropologie sous la dir. d'Agnès Fine, Université de Toulouse-Le Mirail.

Courduriès, Jérôme. 2006. « Les couples gays et la norme d'égalité conjugale », *Ethnologie française*, Tome XXXVI, pp 705-711.

Descoutures, Virginie. 2010. Les mères lesbiennes, Paris : Puf.

Detrez, Christine. 2002. La construction sociale du corps, Paris : Editions du seuil.

Dodier, Nicolas et Isabelle Baszanger. 1997. « Totalisation et altérité dans l'enquête ethnographique », *Revue Française de Sociologie*, vol 38, n°1, pp 37-66.

Eribon, Didier. 1999. Réflexions sur la question gay, Paris : Fayard.

Goetzmann, Stéphanie. 2001. « L'homosexualité : du secret à la fierté », *Sociétés*, n°73, 2001/3, pp 71-78.

Gontijo, Fabiano. 1998. Corps, apparences et pratiques sexuelles. Socio-anthropologie des homosexualités sur une plage de Rio de Janeiro. Lille : GKC, n°41.

Gratton, Emmanuel. 2008. L'homoparentalité au masculin. Le désir d'enfant contre l'ordre social. Paris : Puf.

Gross, Martine. 2005. Homoparentalités, état des lieux. Ramonville St-Agne: Erès.

Le Breton, David. 2002. La sociologie du corps. Paris : Puf.

Lerch, Arnaud. 2007. « Normes amoureuses et pratiques relationnelles dans les couples gays. Héritage et inventivité ? », Informations sociales, n°144, pp 108-117.

Mailfert, Martha. 2007. « L'entourage social des familles homoparentales : une gestion différentielle du comment se dire ou se taire couple parental quand on forme un couple homosexuel », dans Perreau Bruno (dir. Publ.). Le choix de l'homosexualité. Paris : EPEL, pp 209-228.

Mendès-Leite, Rommel. 2000. Le sens de l'altérité. Penser les (homo)sexualités. Paris : L'Harmattan.

Mennesson, Christine. 2005. Être une femme dans le monde des hommes. Socialisation sportive et construction du genre. Paris : L'Harmattan.

Méreaux, Julien. 2002. « Les Originales, un bar de femmes », Socio-Anthropologie, n°11, Attirances. URL : <http://socio-anthropologie.revues.org/index138.html>

Navarro Swain Tania, 2002. « Féminisme et lesbianisme : où en sont les enjeux ? », Labrys - études féministes, n°1-2. URL : http://vsites.unb.br/ih/his/gefem/labrys1_2/lesbdakar.html

Oesterheld Herrera, Florencia. 2007. « Construcción de la identidad lesbica en Santiago de Chile », Revista Universum, Vol.2, n°22, pp 151-163.

Ravenau, Gilles. 2008. « Traitement de la sueur et discipline du corps », Journal des anthropologues, n°112-113, pp 301-321.

Revenin, Régis. 2007. « Les études et recherches lesbiennes et gays en France (1970-2006) », Genre & Histoire, n°1 (Automne 2007). URL : <http://genrehistoire.fr>

Ryan, Bill et Jean-Yves Frappier. 1994. « Quand l'autre en soi grandit : les difficultés à vivre l'homosexualité à l'adolescence », dans Welzer-Lang Daniel, Dutey Pierre et Michel Dorais (dir. Publ.). La peur de l'autre en soi. Montréal, Quebec : VLB Editeur, pp 238-251.

Uziel, Anna Paula, Mello, Luiz et Miriam Grossi. 2006. « Conjugalidades e parentalidades de gays, lésbicas e transgêneros no Brasil », Revista Estudos Feministas, vol.14, n°2, pp. 481-487.